

En remontant le Maroni

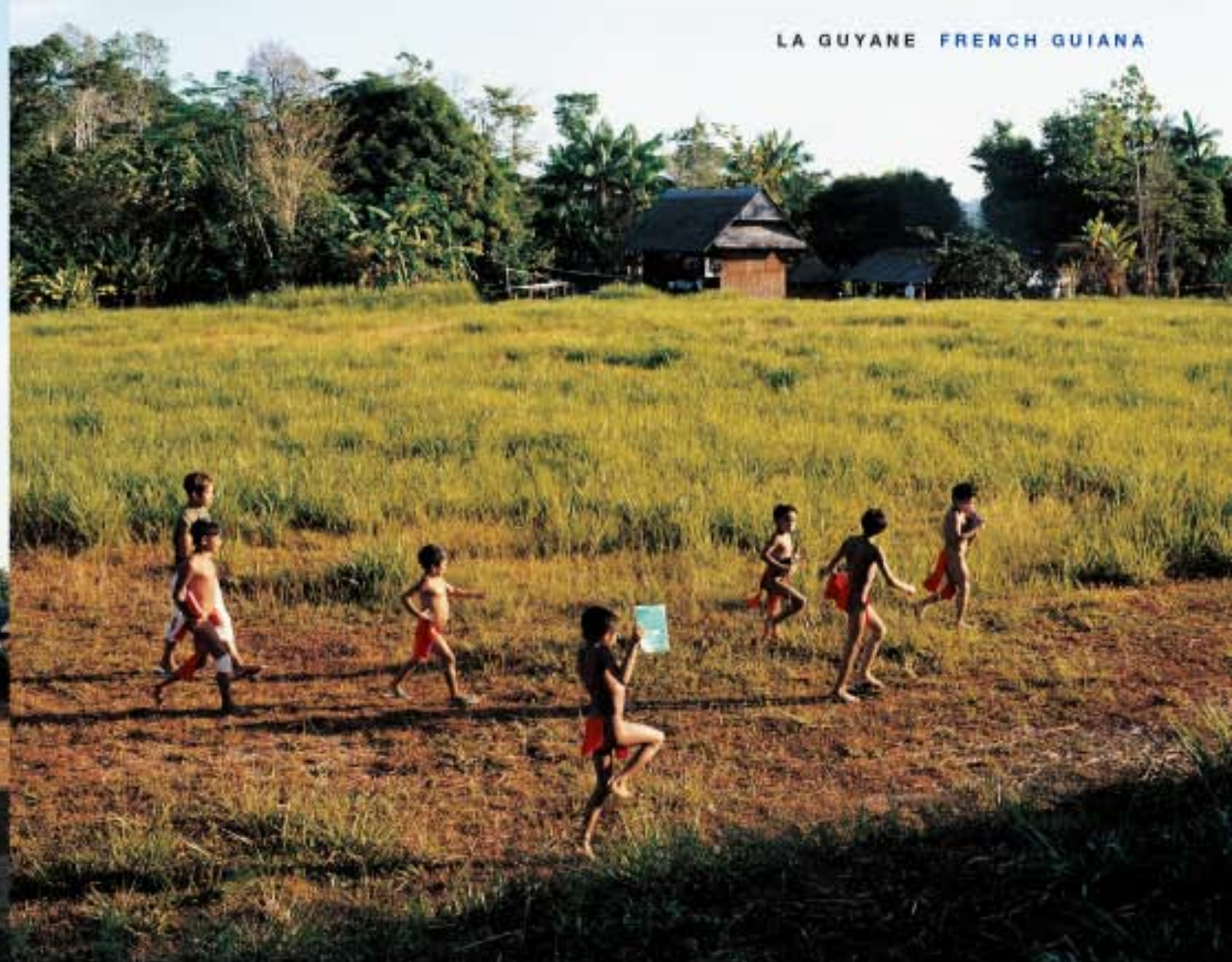
Into the heart of the emerald jungle

par Catherine Guigon photos Stephan Zaubitzer

Avec leurs longues pirogues taillées d'une seule pièce, les Bushinengues sont les maîtres de la navigation sur le fleuve amazonien. The Bushi-Nengo are master boatmen aboard their dugout canoes.



Kiosque à palabres situé au centre du village amérindien d'Antécume Pata, sur le haut Maroni
A palaver hut in the center of the Amerindian village of Antécume Pata, on the upper Maroni River



Groupe d'enfants en route vers l'école portant le pagne rouge traditionnel appelé kalimbé
A group of Amerindian children, wearing the traditional red loincloth or kalimbé, heads for school

••• Il sonde la profondeur de l'eau avec une longue perche en bois et repère les écueils nombreux dans le lit du fleuve, bancs de sable et rochers affleurants. D'un geste du bras, il guide Lagulman, son compère, 45 ans, au poste arrière de «motoriste».

Hommes libres des deux rives

Les deux hommes sont des Djuka, l'une des ethnies noires marronnes qui constituent, avec les Boni, les Paramaka et les Saramaka, le peuple des Bushinengues ou «gens de la forêt», soit environ 37 200 personnes. Aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, leurs ancêtres, jadis déportés du Ghana, de Côte d'Ivoire ou du Bénin comme esclaves dans les plantations de l'ex-Guyane hollandaise, se sont

révoltés pour «marronner» (prendre le maquis) et se réfugièrent dans la jungle. Avec l'aide des Amérindiens autochtones, dont ils partagent de nombreuses croyances mais qu'ils ont repoussés plus haut sur le fleuve, vers Twenké et Antécume Pata, les Noirs marrons se sont installés sur les berges du Maroni.

Passés maîtres dans l'art d'y naviguer, ils donnent à ce cours d'eau sud-américain les couleurs de l'Afrique. Pour eux, le fleuve, frontière naturelle entre le Surinam et la Guyane française, ne saurait diviser leurs territoires et ils circulent indifféremment d'une rive à l'autre.

D'ailleurs, s'ils ont quitté Saint-Laurent, nous flions à Albina, juste en face, au Surinam. Tout le monde fait de même, puisque l'essence y est deux fois moins chère ! Au pied de

la station Shell, une vingtaine de pirogues s'entrechoquent. Des cris fusent, lancés en *taki-taki* qui signifie jacasser, mais désigne également la langue du fleuve, un mélange étonnant d'anglais, de néerlandais et de portugais mêlé de dialectes africains. Dans un canot voisin, des musiciens, dreadlocks, lunettes noires et tee-shirt à l'effigie de Bob Marley, se préparent pour une fête reggae. La batterie, rose et flamboyante, scintille sous le soleil de l'équateur. À l'ombre d'un parapluie, des femmes dévoilent en riant une ou deux dents en or, coquetterie très «lendance» qu'elles partagent avec les hommes. Naviguer sur le Maroni est éminemment convivial. Chaque pirogue rencontrée est saluée de la main, pouce dressé. Certaines sont surchargées de citernes remplies de gasoil

pour les sites d'orpillage installés plus au sud dans la forêt ; d'autres débordent de matériel, moteurs et outils couronnés de pastèques ou d'un régime de bananes.

Doux bercements des flots

Peu à peu, le fleuve impose sa nonchalance. Heures sereines dans la douceur de l'air que rafraîchit le flot éblouissant soudain le plat-bord. Les basses eaux du Maroni, vertes et tièdes car il n'a pas plu depuis des semaines, obligent les piroguiers à la vigilance. Des plantes aquatiques, les *mourou fluviaux*, recherchées pour leurs vertus cosmétiques, tapissent le lit du fleuve d'innombrables fleurs mauves. Un martin-pêcheur virivole en quête de nourriture. Des buses de belle

••• Plus tard, sur l'île surinamaïenne Stoelmanseland, proche de Grand-Santi, des femmes dansent pour nous l'awasse traditionnel.

Les hanches prises dans le psangi, une pièce d'étoffe brodée au point de croix, et les chevilles chargées de sonnelles végétales, elles martèlent le sol au rythme trépidant des tambours, les doons, creusés dans un bloc d'acajou et tendus de peaux de biche.

Des enfants s'approchent, mus par la curiosité. Ils vivent en principe au Surinam, mais fréquentent l'école française, à seulement dix minutes de pirogue. L'un d'eux ouvre ses cahiers pour lire une ballade guyanaise : «Celui qui danse à Cayenne aura toujours de la veine (...). Celui qui danse à Matoury sera un bon mari.» Ainsi va le fleuve

dont les enfants rêvent déjà à la ville, sa préfecture et ses banlieues, si loin, sur le littoral.

Petite friture et acoupa

Franchir le saut Lèssé Dédé, avant d'arriver à Papaïchton, n'est pas une mince affaire. Parmi les rapides qui jalonnent le cours du Maroni, celui-ci se présente comme un vaste escalier, haut de plusieurs marches ruisselantes où le courant prend de la force. Nous allons à pied sec par les rochers, laissant nos piroguiers effectuer la manœuvre. Le canot se met dans l'axe, le moteur vrombit. La lourde embarcation s'envole, profitant de l'élan. Laguiman relève l'hélice pour la protéger tandis que Johan repousse les caillasses avec sa perche. C'est passé !

En guise de récréation, notre équipage, dans l'eau jusqu'à mi-cuisses, tend ses filets et rabat le poisson à grand bruit. Il prendra de la triture, ou wa-wa, et un petit acoupa aux dents acérées. Sur une plage de sable blond, des nuées de papillons, phoebis aux ailes lumineuses jaunes, vertes ou orange, voltigent en ribambelle.

Dans le jour qui décline, vers 18h, la bourgade de Papaïchton (1 700 habitants), fief des Boré, apparaît. Elle a fière allure, avec son drapeau tricolore et ses ampoules bariolées qui souhaitent la bienvenue. Comme partout, la commune est construite autour d'un fromager géant, l'arbre vénéré, résidence des esprits, l'une des rares essences de la forêt amazonienne à perdre ses feuilles et à fleurir blanc comme neige. Les rues rouges de

latérite poussiéreuse desservent des maisons espacées, construites en bois sur pilotis. Certaines portes sont décorées de peintures vives à valeur symbolique typiques de l'art tambo. Avec la nuit, le bar-épicerie Gabriel connaît brièvement une certaine animation.

Au matin, le fleuve participe à toutes les activités de la vie quotidienne, offrant des images désormais familières. Femmes à leur toilette, rires des enfants qui pataugent, coups sourds des battoirs sur le linge lavé à grandes eaux... Bientôt, nous atteindrons Maripasoula la cosmopolite, reliée par avion au reste du monde et en proie à la fièvre de l'or. Mais, pour l'instant, seule compte l'assourdissante sérénade des cigales sur le cours paisible du grand fleuve Maroni. ●

En pays djuka, on vit indifféremment d'un côté ou de l'autre du fleuve, sans se soucier des frontières administratives
The Djuka live on both sides of the river, in French Guiana and Suriname, untroubled by administrative borders

Faizel Affe, piroguier à la Charbonnière, quartier de Saint-Laurent-du-Maroni dédié à la réfection des embarcations
Faizel Affe, a boatman at Charbonnière, a boat-building neighborhood of Saint-Laurent-du-Maroni



••• envergure observent son manège en altitude. Une fois passé le bourg d'Apatou (3 500 habitants) – du nom du guide boni qui accompagna l'explorateur Jules Crevaux dans sa découverte du Maroni, en 1877 –, les berges se resserrent, les îles se multiplient, la forêt se rapproche. Elle dresse ses murailles verdoyantes jusqu'à 30 mètres de hauteur, dans un fouillis inextricable d'arbres élanés aux contreforts gigantesques de bois-canon, de bambous et de lianes.

Mystérieuses polyphonies animales

Un papillon aux ailes bleu métallisé, le magnifique morpho, semble nous conduire vers le carbet où nous passerons la nuit sous un toit de palmes sèches. bercés dans nos hamacs, nous entendrons les plaintes de tous les animaux que nous ne verrons pas, jaguars, ocelots, singes ou pécaris trop craintifs pour sortir du bois. Les grenouilles, elles, s'en donnent à cœur joie. Souvent minuscules, elles ont plus de coffre qu'un baryton. À l'aube, un coq mêle son chant aux cris stridents du queue jaune : «Ki-Ka-Kou...».

Des frondaisons s'élève parfois une épaisse fumée. Ce sont les Bushinengues qui défrichent et brûlent pour établir un abattis. Chasseurs et pêcheurs, experts en viandes boucanées, ils procurent ainsi à leurs familles des terres pour les cultures vivrières, dont l'indispensable manioc. Mais nul ne s'aviserait d'abattre un arbre sans demander au préalable pardon aux esprits de la forêt et arroser la terre d'une rasade de rhum pour apaiser les ancêtres.

Le maire et le chef coutumier

Force de la tradition : la commune de Grand-Santi (2 800 habitants), en majorité djuka, est l'une des rares à ne pas posséder de cimetière. Une fois le décès enregistré à la mairie, le corps du défunt est transporté de l'autre côté du fleuve, à Tabiki Santi, petit village situé sur le Tapenahoni, un affluent du Maroni qui coule au Surinam, pour y être enterré selon les rites animistes.

Le chef coutumier du village, le Kapiten Abonkane, au beau visage intelligent et rieur, fait sortir des chaises en plastique pour deviser tranquillement devant sa case. Autorisation nous est donnée de visiter le kéocou, l'enceinte sacrée, le «lieu où l'on pleure».

Les cérémonies durent une semaine, sous le regard du Da, le «Monsieur», une étrange statue en bois portant des fers brisés, évocation de l'esclavage rompu. •••



Adriano, dans la rue principale de Maripasoula, une ville créée par les chercheurs d'or en amont du fleuve. Adriano, on the main street in Maripasoula, a city built by gold-seekers.



Femmes djuka célébrant la fin d'un deuil par une danse traditionnelle, sur Stoelmannsland, l'une des grandes îles du fleuve. Djuka women celebrate the end of a grieving period with a traditional dance.

Naviguer en pirogue au fil du Maroni, frontière naturelle entre la Guyane française et le Surinam, est une surprenante manière de découvrir l'Amazonie. C'est aussi l'occasion idéale de rencontrer les «hommes du fleuve». Amérindiens et, surtout, Bushinengues, ces descendants d'esclaves rebelles perpétuent, au cœur de la forêt d'émeraude, les traditions de leurs ancêtres africains. Croisière sur les eaux d'un fleuve métis.

À Saint-Laurent-du-Maroni, seule sous-préfecture de Guyane (20 000 habitants), la noria des pirogues commence à 6h, sitôt que piaillent les peruches dans les jardins alentour et que les eaux encore violettes du fleuve se libèrent lentement des brumes de la nuit.

Ici, le Maroni se confond déjà avec l'Atlantique qu'il rencontre bientôt en un estuaire majestueux, tellement large que les rives échappent à la vue. Si le littoral, lesté d'alluvions et planté de palétuviers haut perchés sur leurs racines aériennes, abrite un paradis protégé (la réserve naturelle de l'Amana, que les tortues luth fréquentent entre avril et juillet, à l'époque de la ponte), le fleuve déploie, lui, toute l'année sa formidable vie économique et son effervescence à contre-courant.

Hamacs, touques et glacière

Seules les pirogues traditionnelles, le plus souvent taillées d'une pièce dans le tronc résistant de l'angélique et parfois longues de 15 mètres, affrontent le cours imprévisible du Maroni, principale voie de communication avec l'intérieur du pays. Naguère, la remontée à la pagaie vers les communes de Grand-Santi, Papaïchton ou Maripasoula, enclavées en amont dans la forêt d'émeraude, pouvait prendre jusqu'à plusieurs semaines. Aujourd'hui, le voyage s'effectue en cinq ou six jours à la saison sèche (de juillet à décembre), au gré des rencontres et dans le vrombissement d'un moteur de 75 CV.

Embarquer n'exige que quelques minutes, le temps de glisser l'essentiel dans des touques, ces gros bidons hermétiquement fermés qui protègent de l'humidité. Le reste des bagages s'entasse sous une bâche plastifiée avec les vivres du bivouac, les hamacs pour la nuit, une glacière, des réserves d'eau...

Nos piroguiers s'installent. Johan, 58 ans, trapu et tout en muscles, prend place à l'avant. «Takariste», ●●●



Au-delà de Maripasoula commence la zone protégée du Haut-Maroni, qui préserve le fragile écosystème de la forêt, nécessaire à la survie des tribus amérindiennes. Ici, à Antécume Pata, fabrication d'un harpon traditionnel. The forest's fragile ecosystem is preserved in the protected zone of the Upper Maroni, beyond Maripasoula (right). Fashioning a traditional harpoon in Antécume Pata (above).

La forêt se rapproche et dresse ses murailles verdoyantes jusqu'à 30 mètres de hauteur, dans un fouillis inextricable d'arbres élancés aux contreforts gigantesques de bois-canon, bambous et lianes.

Le «takariste» sonde avec sa perche la profondeur du fleuve
The takariste plumbs the river depths with his pole



Près du bagne de Saint-Laurent-du-Maroni
Near the penal colony of Saint-Laurent-du-Maroni



Réunion de pirogues à Albina, sur la rive surinamienne
A cluster of pirogues at Albina, on the Suriname side



Arrivée à Papaïchton, village de l'ethnie bori
Arrival at Papaïchton, a Bori village



A trip up the Maroni River, dividing French Guiana and Suriname, is the perfect way to discover the Amerindians and the Bushi-Nenge, descendants of slaves who perpetuate their African traditions.

The endless stream of pirogues at Saint-Laurent-du-Maroni, the sub-prefect of French Guiana (20,000 residents) starts at 5 am as the night fog slowly rises off the inky blue river. Here, the Maroni is already mingling with the Atlantic tides as it flows toward its final, majestic estuary, which is so wide you can't see the riverbank on the other side. The Amana natural reserve, with its dense mangrove swamps, stretches along the coastline; this protected environment is the main nesting area for leatherback turtles from March to July. Activity on the river, however, runs year round, but only traditional dugout canoes, carved from a single tree trunk that can be up to 15 meters long, can navigate the unpredictable Maroni River, the country's main thoroughfare inland. It used to take up to a few weeks to reach the towns of Grand-Santi, Papaïchton and Maripasoula, deep in the emerald forest. The trip now lasts five or six days during the dry season (July to December) aboard motor-driven canoes.

Master boatmen

We're packed in just a few minutes. Essentials are tucked into large watertight tubs, called *touques*, while the rest of the luggage is stowed under a plastic tarp along with the camping gear, food and water. Our crew climbs aboard.

Johan, 58 years old, thickset and solid muscle, takes his place in the bow. A *takariste*, he plumbs the river depths with a long wooden pole and keeps an eye out for snags in the riverbed, sandbars and rocks just under the surface. He guides his companion Laguman, 45, the *motoriste* piloting the canoe in the stern.

The two men are *Djukas*, one of the *Noirs-Maron* ethnic groups which, along with the Bori, Paramaca and Saramaca, form the *Bushi-Nenge* or "blacks of the forest," numbering some 37,200 in all. Their ancestors arrived as slaves from Ghana, the Ivory Coast and Benin to work in the plantations of the former Dutch Guiana. They rebelled and fled into the jungle in the 17th and 18th centuries. They settled along the banks of the Maroni with the help of the indigenous Amerindians. They are masters at navigating this river. Although it forms the natural border between French Guiana and Suriname, it does not, in their view, divide their territories, and they travel freely from one side to the other. As soon as we leave Saint-Laurent, in fact, we, along with everyone else, make a beeline for Albina, just opposite in Suriname, where gas is half the price. A few dozen pirogues are jostling around the Shell gas station, while words fly in *tak-tak*, which means "to chat" in the river language, a mixture of English, Dutch and Portuguese, peppered with words from a few African dialects.

Exotic tropical animals

The river's gentle rhythm gradually takes over. We spend quiet hours on end throughout the warm days, cooled by

sudden splashes over the gunwale. The Maroni is low, as it hasn't rained for weeks. The crew has to be careful: Aquatic plants like the *Mourera flaviata*, used in cosmetics, carpet the riverbed. This one has flowing pink flowers. A kingfisher spins overhead, looking for food, while large vultures watch from high above. The river narrows past Apatou (3,500 inhabitants), and the forest starts to close in. It forms a wall of greenery up to 30 meters high, an inextricable jumble of soaring trees, cecropia, bamboo and liana. A magnificent morpho butterfly, with iridescent metal blue wings, seems to be leading us to the *carbet*, the hut where we'll spend the night under a roof of dried palm fronds, listening to the sounds of all the animals hidden in the jungle: jaguars, ocelots, monkeys and peccaries.

Thick smoke sometimes rises from the vegetation, a sign that the *Bushi-Nenge* are clearing and burning trees to create some arable land. They are hunters and fishermen, and experts at smoking meat; they also grow food crops, including the essential manioc. No one, however, would think of cutting down a tree without asking forgiveness from the forest spirits ahead of time and dousing the ground with a glassful of rum to pacify the ancestors.

A tricky passage

Crossing the *Laissé Dédé* Falls, before Papaïchton, is no small matter. One of the many rapids along the Maroni River, these falls are like a huge set of stairs, with several steps streaming with a fast-moving current. We climb up over the rocks, letting our boatmen take care of the canoe. The boat

positions itself in the center of the current, the motor revs up and the heavy pirogue shoots forward. Laguman lifts the propeller as they move over the shallow water, and Johan pushes off the stones until they clear the falls. Once past, the boatmen toss out their nets and haul in a large catch of fish. They fry them up and we savor them on a white sand beach as a cloud of pebbles butterflies with luminescent yellow, green or orange wings flutters around us.

The end of the line

The small town of Papaïchton (700 residents), the chief of the Bori, appears around 6 pm, as the daylight slips away. Like all towns here, it is constructed around a giant kapok, a venerated tree believed to house the spirits, one of the rare trees in the Amazon forest that loses its leaves and flowers in a profusion of snow-white blooms. The streets, red from the dusty laterite, lead to the widely spaced houses, constructed on wood pilings. Some doors are painted in the bright colors of the symbolic *Tembé* art. The Gabriel bar and grocery store has a small flurry of activity at nightfall. In the morning, the river is once again the center of all life in the jungle, with the scenes that have now become familiar: women bathing, children laughing and splashing in the water and the heavy thud of paddles of the open-air washing machine. We will soon reach the relatively cosmopolitan town of Maripasoula, with an air link to the rest of the world and in the grip of a new gold rush. But for the moment, all that matters is the deafening serenade of the cicadas on the peaceful Maroni River. ●